

Papa te raconte ... Les fables de toujours ...

# Les Fables de La Fontaine (1)

De Jean De Lafontaine

## La cigale et la fourmi

La cigale, ayant chanté  
Tout l'été,  
Se trouva fort dépourvue  
Quand la bise fut venue.  
Pas un seul petit morceau  
De mouche ou de vermisseau  
Elle alla crier famine  
Chez la fourmi sa voisine,  
La priant de lui prêter  
Quelque grain pour subsister  
Jusqu'à la saison nouvelle  
«Je vous paierai, lui dit-elle,  
Avant l'oût, foi d'animal,  
Intérêt et principal.»  
La fourmi n'est pas prêteuse ;  
C'est là son moindre défaut.  
«Que faisiez-vous au temps chaud ?  
Dit-elle à cette emprunteuse.  
Nuit et jour à tout venant  
Je chantais, ne vous déplaise.  
- Vous chantiez ? J'en suis fort aise.  
Eh bien : dansez maintenant.»

## La laitière et le pot au lait

Perrette, sur sa tête ayant un pot de lait  
Bien posé sur un coussinet,  
Prétendait arriver sans encombre à la ville.  
Légère et court vêtue, elle allait à grands pas,  
Ayant mis ce jour-là, pour être plus agile,  
Cotillon simple et souliers plats.  
Notre laitière ainsi troussée  
Comptait déjà dans sa pensée  
Tout le prix de son lait; en employant l'argent;  
Achetait un cent d'œufs, faisait triple couvée:  
La chose allait à bien par son soin diligent.  
«Il m'est, disait-elle, facile  
D'élever des poulets autour de ma maison;  
Le renard sera bien habile  
S'il ne m'en laisse assez pour avoir un cochon.  
Le porc à s'engraisser coûtera peu de son;  
Il était, quand je l'eus, de grosseur raisonnable:  
J'aurai, le revendant, de l'argent bel et bon.  
Et qui m'empêchera de mettre en notre étable,  
Vu le prix dont il est, une vache et son veau,  
Que je verrai sauter au milieu du troupeau?"  
Perrette, là-dessus, saute aussi, transportée:  
Le lait tombe; adieu veau, vache, cochon, couvée.  
La dame de ces biens, quittant d'un œil marri  
Sa fortune ainsi répandue,  
Va s'excuser à son mari,  
En grand danger d'être battue.  
Le récit en farce en fut fait;  
On l'appela le pot au lait.

Quel esprit ne bat la campagne?  
Qui ne fait châteaux en Espagne?

Picrochole, Pyrrhus, la laitière, enfin tous,  
Autant les sages que les fous.  
Chacun songe en veillant; il n'est rien de plus doux:  
Une flatteuse erreur emporte alors nos âmes;  
Tout le bien du monde est à nous,  
Tous les honneurs, toutes les femmes.  
Quand je suis seul, je fais aux plus braves un défi;  
Je m'écarte, je vais détrôner le Sophi;  
On m'élit roi, mon peuple m'aime;  
Les diadèmes vont sur ma tête pleuvant:  
Quelque accident fait-il que je rentre en moi-même,  
Je suis Gros-Jean comme devant.

## Le laboureur et ses enfants

Travaillez, prenez de la peine :  
C'est le fonds qui manque le moins.

Un riche laboureur, sentant sa mort prochaine,  
Fit venir ses enfants, leur parla sans témoins.  
«Gardez-vous, leur dit-il, de vendre l'héritage  
Que nous ont laissé nos parents :  
Un trésor est caché dedans.  
Je ne sais pas l'endroit; mais un peu de courage  
Vous le fera trouver : vous en viendrez à bout.  
Remuez votre champ dès qu'on aura fait l'oût :  
Creusez, fouillez, bêchez; ne laissez nulle place  
Où la main ne passe et repasse.»  
Le père mort, les fils vous retournent le champ,  
Deçà, delà, partout : si bien qu'au bout de l'an  
Il en rapporta davantage.  
D'argent, point de caché. Mais le père fut sage  
De leur montrer, avant sa mort,  
Que le travail est un trésor.

## Le coche et la mouche

Dans un chemin montant, sablonneux, malaisé,  
Et de tous les côtés au soleil exposé,  
Six forts chevaux tiraient un coche.  
Femmes, moine, vieillards, tout était descendu.  
L'attelage suait, soufflait, était rendu.  
Une mouche survient, et des chevaux s'approche,  
Prétend les animer par son bourdonnement,  
Pique l'un, pique l'autre, et pense à tout moment  
Qu'elle fait aller la machine,  
S'assied sur le timon, sur le nez du cocher.  
Aussitôt que le char chemine,  
Et qu'elle voit les gens marcher,  
Elle s'en attribue uniquement la gloire,  
Va, vient, fait l'empressée: il semble que ce soit  
Un sergent de bataille allant en chaque endroit  
Faire avancer ses gens et hâter la victoire.  
La mouche, en ce commun besoin,  
Se plaint qu'elle agit seule, et qu'elle a tout le soin;  
Qu'aucun n'aide aux chevaux à se tirer d'affaire.  
Le moine disait son bréviaire:  
Il prenait bien son temps! Une femme chantait:  
C'était bien de chansons qu'alors il s'agissait!  
Dame mouche s'en va chanter à leurs oreilles,  
Et fait cent sottises pareilles.  
Après bien du travail, le coche arrive au haut:  
«Respirons maintenant, dit la mouche aussitôt:  
J'ai tant fait que nos gens sont enfin dans la plaine.  
Cà, Messieurs les Chevaux, payez-moi de ma peine.»  
Ainsi certaines gens, faisant les empressés,  
S'introduisent dans les affaires:  
Ils font partout les nécessaires,  
Et, partout importuns, devraient être chassés.

## Le coq et le renard

Sur la branche d'un arbre était en sentinelle  
Un vieux coq adroit et matois.  
« Frère, dit un renard, adoucissant sa voix,  
Nous ne sommes plus en querelle:  
Paix générale cette fois.  
Je viens te l'annoncer, descends, que je t'embrasse.  
Ne me retarde point, de grâce:  
Je dois faire aujourd'hui vingt postes sans manquer.  
Les tiens et toi pouvez vaquer  
Sans nulle crainte à vos affaires;  
Nous vous y servirons en frères.  
Faites-en les feux dès ce soir,  
Et cependant, viens recevoir  
Le baiser d'amour fraternel.  
- Ami, reprit le coq, je ne pouvais jamais  
Apprendre une plus douce et meilleure nouvelle  
Que celle  
De cette paix;  
Et ce m'est une double joie  
De la tenir de toi. Je vois deux lévriers,  
Qui, je m'assure, sont courriers  
Que pour ce sujet on envoie.  
Ils vont vite et seront dans un moment à nous  
Je descends: nous pourrons nous entre-baiser tous.  
- Adieu, dit le renard, ma traite est longue à faire,  
Nous nous réjouirons du succès de l'affaire  
Une autre fois.» Le galant aussitôt  
Tire ses grègues, gagne au haut,  
Mal content de son stratagème.  
Et notre vieux coq en soi-même  
Se mit à rire de sa peur;  
Car c'est double plaisir de tromper le trompeur.

## La belette entre dans un grenier

Damoiselle Belette, au corps long et flouet,  
Entra dans un grenier par un trou fort étroit :

Elle sortait de maladie.

Là, vivant à discrétion,

La galante fit chère lie,

Mangea, rongea: Dieu sait la vie,

Et le lard qui périt en cette occasion!

La voilà, pour conclusion,

Grasse, mafflue et rebondie.

Au bout de la semaine, ayant dîné son soûl,

Elle entend quelque bruit, veut sortir par le trou,

Ne peut plus repasser, et croit s'être méprise.

Après avoir fait quelques tours,

«C'est, dit-elle, l'endroit: me voilà bien surprise;

J'ai passé par ici depuis cinq ou six jours.»

Un rat, qui la voyait en peine,

Lui dit:« Vous aviez lors la panse un peu moins pleine.

Vous êtes maigre entrée, il faut maigre sortir.

Ce que je vous dis là, l'on le dit à bien d'autres.

Mais ne confondons point, par trop approfondir,

Leurs affaires avec les vôtres. »



## Le lion et le moucheron

« Va-t-en, chétif insecte, excrément de la terre ! »

C'est en ces mots que le Lion

Parlait un jour au moucheron.

L'autre lui déclara la guerre.

« Penses-tu, lui dit-il, que ton titre de roi

Me fasse peur, ni me soucie ?

Un bœuf est plus puissant que toi,

Je le mène à ma fantaisie. »

A peine il achevait ces mots,

Que lui même il sonna la charge,

Fut le trompette et le héros.

Dans l'abord il se met au large ;

Puis prend son temps, fond sur le cou

Du lion, qu'il rend presque fou.

Le quadrupède écume, et son œil étincelle ;

Il rugit; on se cache, on tremble à l'environ :

Et cette alarme universelle

Est l'ouvrage d'un moucheron.

Un avorton de mouche en cent lieux le harcèle :

Tantôt pique l'échine et tantôt le museau.

Tantôt entre au fond du naseau.

La rage alors se trouve à son faite montée.

L'invisible ennemi triomphe, et rit de voir

Qu'il n'est griffe ni dent en la bête irritée

Qui de la mettre en sang ne fasse son devoir.

Le malheureux lion se déchire lui-même,

Fait résonner sa queue à l'entour de ses flancs,

Bat l'air, qui n'en peut mais, et sa fureur extrême

Le fatigue, l'abat : le voilà sur les dents.

L'insecte du combat se retire avec gloire :

Comme il sonna la charge, il sonne la victoire,

Va partout l'annoncer, et rencontre en chemin

L'embuscade d'une araignée :

Il y rencontre aussi sa fin.

Quelle chose par là nous peut être enseignée ?  
J'en vois deux dont l'une est qu'entre nos ennemis  
Les plus à craindre sont souvent les plus petits ;  
L'autre, qu'aux grands périls tel a pu se soustraire,  
Qui périt pour la moindre affaire.

## Le renard ayant la queue coupée

Un vieux renard, mais des plus fins,  
Grand croqueur de poulets, grand preneur de lapins,  
Sentant son renard d'une lieue,  
Fut enfin au piège attrapé.  
Par grand hasard en étant échappé,  
Non pas franc, car pour gage il y laissa sa queue;  
S'étant, dis-je, sauvé sans queue, et tout honteux,  
Pour avoir des pareils (comme il était habile),  
Un jour que les renards tenaient conseil entre eux :  
«Que faisons-nous, dit-il, de ce poids inutile,  
Et qui va balayant tous les sentiers fangeux ?  
Que nous sert cette queue ? Il faut qu'on se la coupe :  
Si l'on me croit, chacun s'y résoudra.  
- Votre avis est fort bon, dit quelqu'un de la troupe;  
Mais tournez-vous, de grâce, et l'on vous répondra.»  
A ces mots il se fit une telle huée,  
Que le pauvre écourté ne peut être entendu.  
Prétendre ôter la queue eût été temps perdu;  
La mode en fut continuée.

## Le héron

Un jour, sur ses longs pieds, allait, je ne sais où,  
Le héron au long bec emmanché d'un long cou:  
Il côtoyait une rivière.  
L'onde était transparente ainsi qu'aux plus beaux jours;  
Ma commère la carpe y faisait mille tours,  
Avec le brochet son compère.  
Le héron en eût fait aisément son profit:  
Tous approchaient du bord, l'oiseau n'avait qu'à prendre.  
Mais il crut mieux faire d'attendre  
Qu'il eût un peu plus d'appétit:  
Il vivait de régime et mangeait à ses heures.  
Après quelques moments, l'appétit vint: l'oiseau,  
S'approchant du bord, vit sur l'eau  
Des tanches qui sortaient du fond de ces demeures.  
Le mets ne lui plut pas; il s'attendait à mieux,  
Et montrait un goût dédaigneux,  
Comme le rat du bon Horace.  
«Moi, des tanches! dit-il; moi, héron, que je fasse  
Une si pauvre chère? Et pour qui me prend-on?»  
La tanche rebutée, il trouva du goujon.  
«Du goujon! C'est bien là le dîner d'un héron!  
J'ouvrirais pour si peu le bec! Aux dieux ne plaise!»  
Il l'ouvrit pour bien moins: tout alla de façon  
Qu'il ne vit plus aucun poisson.  
La faim le prit: il fut tout heureux et tout aise  
De rencontrer un limaçon.

Ne soyons pas si difficiles:  
Les plus accommodants, ce sont les plus habiles;  
On hasarde de perdre en voulant trop gagner.  
Gardez-vous de rien dédaigner,  
Surtout quand vous avez à peu près votre compte.

Bien des gens y sont pris. Ce n'est pas aux hérons  
Que je parle; écoutez, humains, un autre conte:  
Vous verrez que chez vous j'ai puisé ces leçons.

## Le loup et l'agneau

La raison du plus fort est toujours la meilleure :  
Nous l'allons montrer tout à l'heure.

Un agneau se désaltérait  
Dans le courant d'une onde pure.  
Un loup survient à jeun, qui cherchait aventure,  
Et que la faim en ces lieux attirait.  
"Qui te rend si hardi de troubler mon breuvage?"  
Dit cet animal plein de rage :  
Tu seras châtié de ta témérité.  
-Sire, répond l'agneau, que Votre Majesté  
Ne se mette pas en colère ;  
Mais plutôt qu'elle considère  
Que je me vas désaltérant  
Dans le courant,  
Plus de vingt pas au-dessous d'Elle ;  
Et que par conséquent, en aucune façon,  
Je ne puis troubler sa boisson.  
- Tu la troubles, reprit cette bête cruelle,  
Et je sais que de moi tu médis l'an passé.  
-Comment l'aurais-je fait si je n'étais pas né ?  
Reprit l'agneau ; je tette encor ma mère  
-Si ce n'est toi, c'est donc ton frère.  
- Je n'en ai point. -C'est donc quelqu'un des tiens :  
Car vous ne m'épargnez guère,  
Vous, vos bergers et vos chiens.  
On me l'a dit : il faut que je me venge."  
Là-dessus, au fond des forêts  
Le loup l'emporte et puis le mange,  
Sans autre forme de procès.

## Le loup et le chien

Un loup n'avait que les os et la peau,  
 Tant les chiens faisaient bonne garde.  
 Ce loup rencontre un dogue aussi puissant que beau,  
 Gras, poli, qui s'était fourvoyé par mégarde.  
 L'attaquer, le mettre en quartiers,  
 Sire loup l'eût fait volontiers;  
 Mais il fallait livrer bataille,  
 Et le mâtin était de taille  
 A se défendre hardiment.  
 Le loup donc, l'aborde humblement,  
 Entre en propos, et lui fait compliment  
 Sur son embonpoint, qu'il admire.  
 «Il ne tiendra qu'à vous, beau sire,  
 D'être aussi gras que moi, lui répartit le chien.  
 Quittez les bois, vous ferez bien:  
 Vos pareils y sont misérables,  
 Cancres, hères, et pauvres diables,  
 Dont la condition est de mourir de faim.  
 Car quoi? Rien d'assuré; point de franche lippée ;  
 Tout à la pointe de l'épée.  
 Suivez moi, vous aurez un bien meilleur destin.»  
 Le loup reprit: «Que me faudra-t-il faire?  
 -Presque rien, dit le chien: donner la chasse aux gens  
 Portants bâtons et mendiants;  
 Flatter ceux du logis, à son maître complaire:  
 Moyennant quoi votre salaire  
 Sera force reliefs de toutes les façons:  
 Os de poulets, os de pigeons,  
 Sans parler de mainte caresse.»  
 Le loup déjà se forge une félicité  
 Qui le fait pleurer de tendresse  
 Chemin faisant, il vit le col du chien pelé.  
 "Qu'est-ce là? lui dit-il. - Rien. - Quoi? Rien? -Peu de chose.

Mais encor? - Le collier dont je suis attaché  
De ce que vous voyez est peut-être la cause.  
- Attaché? dit le loup: vous ne courez donc pas  
Où vous voulez? - Pas toujours; mais qu'importe? -  
Il importe si bien, que de tous vos repas  
Je ne veux en aucune sorte,  
Et ne voudrais pas même à ce prix un trésor."  
Cela dit, maître loup s'enfuit, et court encor.



## Le savetier et le financier

Un savetier chantait du matin jusqu'au soir;  
C'était merveilles de le voir,  
Merveilles de l'ouïr; il faisait des passages,  
Plus content qu'aucun des Sept Sages.  
Son voisin au contraire, étant tout cousu d'or,  
Chantait peu, dormait moins encor.  
C'était un homme de finance.  
Si sur le point du jour, parfois il sommeillait,  
Le savetier alors en chantant l'éveillait;  
Et le financier se plaignait  
Que les soins de la Providence  
N'eussent pas au marché fait vendre le dormir,  
Comme le manger et le boire.  
En son hôtel il fait venir  
Le chanteur, et lui dit: «Or çà, sire Grégoire,  
Que gagnez-vous par an? - Par an? Ma foi, Monsieur,  
Dit avec un ton de rieur,  
Le gaillard savetier, ce n'est point ma manière  
De compter de la sorte; et je n'entasse guère  
Un jour sur l'autre, il suffit qu'à la fin  
J'attrape le bout de l'année;  
Chaque jour amène son pain.  
- Eh bien, que gagnez-vous, dites-moi, par journée?  
- Tantôt plus, tantôt moins, le mal est que toujours  
(Et sans cela nos gains seraient assez honnêtes),  
Le mal est que dans l'an s'entremêlent des jours  
Qu'il faut chômer; on nous ruine en fêtes;  
L'une fait tort à l'autre; et Monsieur le curé  
De quelque nouveau saint charge toujours son prône.»  
Le financier, riant de sa naïveté  
Lui dit: «Je vous veux mettre aujourd'hui sur le trône.  
Prenez ces cent écus; gardez-les avec soin,  
Pour vous en servir au besoin.»

Le savetier crut voir tout l'argent que la terre  
Avait, depuis plus de cent ans  
Produit pour l'usage des gens.  
Il retourne chez lui; dans sa cave il enserre  
L'argent et sa joie à la fois.  
Plus de chant: il perdit la voix,  
Du moment qu'il gagna ce qui cause nos peines.  
Le sommeil quitta son logis:  
Il eut pour hôte les soucis,  
Les soupçons, les alarmes vaines;  
Tout le jour il avait l'œil au guet; et la nuit,  
Si quelque chat faisait du bruit,  
Le chat prenait l'argent. A la fin le pauvre homme  
S'en courut chez celui qu'il ne réveillait plus:  
«Rendez-moi, lui dit-il, mes chansons et mon somme,  
Et reprenez vos cent écus.»

## L'âne et le chien

Il se faut s'entraider, c'est la loi de Nature  
L'âne un jour pourtant s'en moqua :  
Et ne sais comme il y manqua;  
Car il est bonne créature  
Il allait par pays, accompagné du chien,  
Gravement, sans songer à rien,  
Tous deux suivis d'un commun maître.  
Ce maître s'endormit: l'âne se mit à paître.  
Il était alors dans un pré  
Dont l'herbe était fort à son gré.  
Point de chardons pourtant; il s'en passa pour l'heure :  
Il ne faut pas être si délicat;  
Et faute de servir ce plat  
Rarement un festin demeure.  
Notre baudet s'en sut enfin  
Passer pour cette fois. Le chien, mourant de faim,  
Luit dit : « Cher compagnon, baisse-toi, je te prie :  
Je prendrai mon dîner dans le panier au pain.»  
Point de réponse, mot: le roussin d'Arcadie  
Craignit qu'en perdant un moment  
Il ne perdit un coup de dent.  
Il fit longtemps la sourde oreille :  
Enfin il répondit : «Ami, je te conseille  
D'attendre que ton maître ait fini son sommeil ;  
Car il te donnera, sans faute, à son réveil,  
Ta portion accoutumée :  
Il ne saurait tarder beaucoup.»  
Sur ces entrefaites, un loup  
Sort du bois, et s'en vient : autre bête affamée.  
L'âne appelle aussitôt le chien à son secours.  
Le chien ne bouge et dit : «Ami, je te conseille  
De fuir, en attendant que ton maître s'éveille ;  
Il ne saurait trop tarder: détale vite, et cours.

Que si ce loup t'atteint, casse-lui la mâchoire :  
On t'a ferré de neuf; et si tu me veux croire,  
Tu l'étendras tout plat» Pendant ce beau discours,  
Seigneur Loup étrangla le baudet sans remède.

J'en conclus qu'il faut qu'on s'entraide.

## Les deux mulets

Deux mulets cheminaient, l'un d'avoine chargé,  
L'autre portant l'argent de la gabelle  
Celui-ci, glorieux d'une charge si belle,  
N'eût voulu pour beaucoup en être soulagé.  
Il marchait d'un pas relevé,  
Et faisait sonner sa sonnette:  
Quand, l'ennemi se présentant,  
Comme il en voulait à l'argent,  
Sur le mulet du fisc une troupe se jette,  
Le saisit au frein et l'arrête.  
Le mulet, en se défendant,  
Se sent percé de coups; il gémit, il soupire.  
Est-ce donc là, dit-il, ce qu'on m'avait promis?  
Ce mulet qui me suit du danger se retire;  
Et moi j'y tombe et je péris!  
- Ami, lui dit son camarade,  
Il n'est pas toujours bon d'avoir un haut emploi:  
Si tu n'avais servi qu'un meunier, comme moi,  
Tu ne serais pas si malade.